



© BERNARD DEMOULIN

Olivier, atteint du syndrome de Guillain-Barré, là où il se sent bien, dans son atelier de peintre.

tionner comme si de rien n'était, mais les jambes me lâchent."

"On essaie de redécouvrir son corps"

Au fil du récit, toute la fragilité de ce grand gaillard ne fait que s'exacerber. Et l'humanité aussi au fur et à mesure qu'il se confie. "Dans un premier temps, on perd confiance. On a l'impression de ne plus être dans son corps. Puis, on essaie de redécouvrir son corps autrement, avec d'autres limites, d'autres manières de vivre. Petit à petit, on commence à accepter; ça dépend des jours. J'habite à 200 mètres d'ici et les six premiers mois, quand je venais à pied, tous les matins, à mon atelier, je commençais à pleurer. Tout seul. Marcher de chez moi à mon atelier, c'était un calvaire. On cache sa douleur. J'ai encore du mal aujourd'hui à parler de ma maladie. Cela me rend triste. Je suis beaucoup dans la fuite. J'ai été dans le déni et je le suis parfois encore aujourd'hui."

Olivier le reconnaît, "la phase d'acceptation est longue. J'ai souvent entendu dire qu'il fallait deux ans avant d'accepter. Moi, j'ai cru pendant environ un an et demi que j'allais récupérer. Cela ne fait qu'un an et demi que j'ai la confirmation que j'allais devoir vivre avec ça. Je ne suis donc pas encore arrivé à deux ans, au bout du processus dans ma tête. Je sens qu'il y a encore des hauts et des bas".

De cette maladie, "je dirais que c'est une belle saloperie; c'est insidieux. Une sorte de maladie invisible. Quand je suis assis à table, on me dit: 'Mais tu as l'air d'aller bien!' Or, dans la vie, je m'accroche en permanence. C'est perturbant socialement".

Puis il y a aussi le regard des autres et cette canne qui vous renvoie à la maladie. "Au début, je

n'en voulais pas parce que je croyais que j'allais récupérer. Avoir une canne, c'était... ouf!, dit-il en levant les yeux au ciel. Encore maintenant, ce n'est pas évident. Mais cette maladie m'a aussi fait comprendre qu'il faut apprendre à demander de l'aide. Oser demander de se faire aider, même si ce n'est pas évident du tout, c'est essentiel."

Heureusement, à côté des bas, il y a aussi des hauts. "Certains jours, je suis beaucoup plus positif. Je vois toutes les choses que je peux encore faire. Je me dis que je peux toujours me déplacer, ce qui me sauve, que ce soit en voiture ou avec mon vélo électrique. Puis, surtout, je peux encore peindre. Dans mon atelier, j'ai l'impression que rien ne peut m'arriver. Je suis dans un état où j'oublie un peu la maladie. Quand je peins, mon cerveau est en quelque sorte déconnecté de la douleur, comme si j'étais en état d'hypnose."

Pour les côtés positifs, "même si je n'y suis pas encore totalement arrivé, admet humblement Olivier, je sais que cette épreuve va me permettre de me recentrer sur les choses plus importantes. Au niveau des rapports humains, notamment. On développe une vie intérieure qui nous renforce et nous porte. Cela se traduit même dans ma peinture; je ne peins plus de la même manière. Je reviens plus à l'abstrait; je fais davantage parler mon inconscient. Mentalement, je me dis que j'étais peut-être arrivé au bout de quelque chose et que cette maladie pourrait me faire redémarrer autrement. Il y a beaucoup de renoncements et une autre vie à mettre en place. Mais je suis bien entouré et soutenu, par ma compagne particulièrement, qui m'encourage à parler de ma maladie. Pour mettre des mots sur les maux. Cela dit, il me faudra encore du temps. Ce sera un long chemin" ...



Retrouvez la vidéo
sur lalibre.be